Paris au fil du temps : à la mode des années folles : "Schiap"

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 10

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

A la mode des années folles: «Schiap»

Le petit béret en léopard posé de travers qui cache un de ses beaux yeux noirs au regard féroce, telle apparaît Elsa Schiaparelli sur les affiches placardées à Paris dont elle fut une reine singulière.[1] Entre les deux guerres, les années folles virent surgir, star explosive dans la galaxie de la haute-couture, cette extraordinaire étoile au rayonnement bientôt universel. Elle allait imposer ses créations révolutionnaires, parfois extravagantes, à Paris, à New York, aux pages de *Vogue* et de *Harper's Bazaar,* magazines pilotes de la grande vie.

Née à Rome dans une excellente famille italienne, Elsa, dévorée d'ambition mais pauvre, s'essaye d'abord à divers métiers. Sauf son imagination toujours galopante, rien ne marche jusqu'au jour où elle remarque sur le dos d'une de ses amies un «sweater» pas comme les autres. Aussitôt, elle demande à la jeune femme qui l'a tricoté de bien vouloir en exécuter un d'après le dessin qu'elle propose. La première commande d'un acheteur de New York ne tardera pas. Quarante «sweaters» qui vont être réalisés à toute vitesse. Le succès démarre... et dure trente ans! Stimulée par les peintres et les poètes, Jean Cocteau en tête, Elsa s'écarte des sentiers battus et bientôt l'humour folâtre et surréaliste l'incitera à créer certains modèles qui ne plairont pas à tous. Ce sont les belles dames d'une élégance indiscutée — clientes-amies de la maison Schiaparelli, place Vendôme — qui feront descendre dans la rue ses créations farfelues: le chapeau-télescope, le chapeau-côtelette de mouton, les gants noirs aux ongles de métal vermeil comme des griffes. Schiaparelli lance des robes du soir en tweed, en soie imprimée papier journal ou constellée de papillons. Avant tout le monde, elle utilise les fibres synthétiques, les tissus de verre transparent ou «écorce d'arbre».

Cette jaquette «Arlequin» de la collection Schiaparelli hiver 1938, je la vois très bien, copiée par certaines de nos adroites lectrices. Elle serait parfaitement au goût du jour pour 1984-85. (Collection du Musée de la Mode et du costume).

Mme Schiaparelli est, dans ses ateliers, exigeante et sévère. Indéformables, indémontables, ses tailleurs strictement boutonnés ont un chic insolent qui défiera le temps. On a le choix, sur les panoplies de boutons inattendus et de bijoux étonnants, entre les créations suggérées par Aragon (un collier fait de comprimés d'aspirine), par Dali (une mouche sur un morceau de chocolat en matière plastique) et tout ce qu'imaginèrent aussi Christian Bérard et Giacometti pour collaborer avec «Schiap». Les longues capes du soir, agrémentées à l'encolure de broderies de Lesage, nous ramènent aux lointaines nuits de rêve, à ces grands bals qui firent fureur à Paris, à Venise, chez les mécènes, avec leurs entrées-surprises aux déguisements où se mêlaient fantasmes et réalité.

Les grands maîtres de l'objectif — Man Ray, Cecil Beaton, Hoyningen-Huene, Horst — ont fixé à jamais sur leurs images les belles figurantes du passé. Fille du duc Decazes, l'Honorable Mrs. Reginald Fellowes (Daisy, pour les snobs attachés à ses pas) est leur sirène moulée dans des fourreaux de satin. La duchesse de Windsor, impeccablement américaine, pose pour Cecil Beaton, assise sur l'herbe ensoleillée, dans la fameuse robe «Homard cuit» ceinturée d'un simili crustacé rouge auquel ne manque que la mayonnaise: en pleine page de *Harper's Bazaar,* c'est de la «pub» officielle au plus haut niveau... Horst a saisi, entre deux portes, dans l'inoubliable hôtel de la place des Etats-Unis, Marie Laure de Noailles, magicienne somptueuse qui nous regarde en face cependant qu'au-dessus d'elle semble vouloir s'évader de son cadre un mendiant échappé de la misère de l'Espagne du Siècle d'Or. Moins théâtrale, et toujours charmante aujourd'hui, inconditionnelle précieuse de Mme Schiaparelli, Bettina Bergery, ange gamin à la ville, est, vue par le baron de Meyer, photographe oublié, une apparition virginale du *Bal Blanc,* avec sa pèlerine en plume de coq.

Blanc, noir, bleu turquoise vif, Schiap a fait triompher ses couleurs et hissé au grand pavois un rose unique, le «rose shocking» qui y flotte encore. «Shocking» est aussi le nom du parfum dont Léonor Fini dessina le flacon qui a la forme des bustes-mannequins en toile des couturières de jadis, avec un centimètre autour du cou. Le savon «Shocking», gros cœur rose enveloppé de papier dentelle, j'en avais emporté un au hasard de la valise de l'exode de juin 40. Et je le gardais sans m'en servir, malgré la pénurie — comme un fétiche. Fin 42, au moment de quitter discrètement la France, je le glissai sous l'oreiller dans la chambre de l'amie qui m'avait accueillie, protégée. La reverrais-je un jour? Oui, au bout de deux ans, et le «cœur Shocking», comme mon amie, avait résisté.

A.V.

[1] **Hommage à Elsa Schiaparelli, 1895-1973** — organisé par le Musée de la Mode et du Costume, Pavillon des Arts, Les Halles, Paris.